



# e \_ atelier 6

au temps du Covid

2020 / 2021

Groupe du mardi  
3 février 2021



solitude, liberté, anxiété,  
doute, optimisme

## Le rouge ou le vert ?

Je ne peux pas dire que je sois rouge ou vert, blanc ou noir.

Trop radical, trop tranché, trop simple.

Je suis toujours, gris, rose, violet ou turquoise.

Au milieu du gué, à la croisée des routes, au regard encourageant, à la main tendue,

J'hésite, la gorge serrée.

Choisir, décider, c'est renoncer, se fermer des possibles, ne plus rencontrer de chemins de traverses.

C'est insupportable, inconfortable.

Choisir fait vriller l'estomac, installe l'incertitude, provoque un léger vertige, et parfois coupe le souffle.

Au milieu du gué, à la croisée des routes, j'hésite.

Je m'instille avec malice dans les pensées, je freine la décision mais je pousse à l'analyse.

Je suis le doute, le dubito.

Le philosophe en est étreint, il me dompte, j'alimente et nourris sa réflexion.

Un moment le philosophe fait le pari : si je doute, c'est que je pense et si je pense c'est que je suis.

Oui, je suis ce doute qui freine, malmène, mais qui pousse aussi la réflexion.

Je peux sauver et libérer

Il faut qu'un brillant bretteur me diffuse dans les esprits des jurés, que je les assaille doucement, insidieusement.

Le condamné bénéficie alors de mon incertitude.

Je suis gris, rose violet ou turquoise.

Je ne suis pas noir ou blanc, rouge ou vert.

Geneviève HEN

## L'anxiété

Elle est arrivée à bas bruit, sans crier gare, presque en catimini.

Elle a rangé tranquillement, sans me demander mon avis, ses wagons derrière la loco, ceux qui étaient vides, ceux qui étaient plombés, et tout derrière, ceux qui serpentent.

Elle m'a parlé en langue des signes, la langue des émotions, celle qui est interdite. Doucereuse elle s'est ensuite lovée à mes pieds. J'ai laissé faire, même si je comprends très vite qu'il y a du frelaté dans l'air. Cela sent l'ersatz, le roussi, alors très vite je me réfugie dans les coulisses, pour m'abriter

du froid noir qu'elle essaye de distiller dans mes veines. Mais le décor a changé, la pétillance, la vivacité ont disparu et je piétine lamentablement.

Depuis son arrivée, le passé me semble aboli, je n'avance plus qu'à pas comptés, je me dérobe et me masque à mon tour. J'essaie de me soustraire de ces lieux sombres où je sens qu'elle m'entraîne, je veux me délivrer de l'emmurement dans lequel elle me pousse en ricanant.

Est-elle venue seule ? A-t-elle des complices dans les wagons plombés qu'elle trimballe ? Ou d'autres victimes ?

Peu à peu le doute s'installe, je me sens exclue de la société, l'insouciance a tiré sa révérence, le rire s'en est allé. Sous sa tyrannie je suis devenue un projectile, malléable à l'envi.

Je l'entends glousser, ses bras en tentacules m'emprisonnent dans une vie factice que je n'ai pas choisie.

Je veux me débarrasser d'elle, retrouver le goût des mots, prendre la musique entre mes bras, cueillir au vol des baisers volants et volés, me relever, retrouver le sens du toucher et me débarrasser de l'imprévisible.

Je veux que reviennent mes mains de guerrière, de bâtisseuse, celles qui repoussent les fléaux, qui déblaient les gravats, celles qui me définissent, me façonnent.

Je veux de la lumière, de la couleur, des eaux vives, de la légèreté.

Je veux le bruissement des feuilles au-dessus de ma tête, je veux les rayons jaunes du soleil pour m'éblouir.

Je veux que mes yeux pleurent des torrents de joie pour en faire des arcs en ciel.

Sylvie Mignot

## **Un vent puissant souffle sur le (Vendée) globe : l'optimisme**

Grâce à moi, les hommes transforment leurs rêves en réalité et donnent corps à leurs projets les plus fous.

Clarisse Cremer, qui n'avait jamais passé seule plus de deux semaines en mer, n'a pas hésité à se hisser sur le dos d'une bête de dix-huit mètres pour se lancer dans un tour du monde à la voile en solitaire, sans assistance et sans escale. Cette parisienne avait plaqué sa ville et la start-up qu'elle y avait fondée pour s'établir en Bretagne et partager la passion de son mari pour la course au large seulement cinq ans avant de s'engager dans l'Everest des mers, le Vendée Globe.

Clarisse est profondément habitée par mon esprit positif bien que certaines mauvaises langues aient évoqué l'inconscience voire la folie lors de son départ.

Comme pour la création de sa société, cette aventure lui a demandé beaucoup d'énergie. Elle a exigé d'elle de se faire confiance, d'accepter de ne pas pouvoir tout maîtriser et de se lancer même si tous les éléments n'étaient pas réunis pour le faire.

Bien sûr, douée de formidables capacités d'assimilation, elle a appris une multitude de choses sur son bateau pendant les dix-huit petits mois de sa préparation. Mais elle n'était pas tout à fait prête, l'est-on jamais assez ?

Grâce à moi, elle a osé se jeter à l'eau. Vous l'aurez compris, Clarisse est tout sauf pessimiste.

Le début de la course a été difficile, la suite aussi.

Combien de fois Clarisse s'est appuyée sur moi pour faire face à l'adversité, aux nombreuses casses qui n'ont pas épargné son Imoca. Elle se raccrochait courageusement à mon cou lorsque chaque jour nouveau apportait son lot d'embûches.

Grâce à moi et à l'ouverture d'esprit qui est ma marque de fabrique, elle pouvait puiser dans ses ressources au plus profond d'elle-même pour imaginer des solutions, trouver des possibilités nouvelles, des moyens pour s'en sortir.

Quand la tempête faisait rage au cœur de la nuit, que son voilier partait dans des surfs infernaux et que l'étrave risquait de se planter au creux de la vague et de faire exploser son bateau, elle m'invoquait alors sans succès. Le doute, la peur et le découragement me tenant fermement à l'écart, elle se laissait envahir par mes ennemis.

Je les combattais alors sans merci et dès que j'avais pris le dessus, je lançais à Clarisse une bouée de sauvetage pour lui éviter de sombrer et lui rappeler que demain il ferait jour, que la lumière luirait au bout du tunnel et qu'il lui faudrait exécuter ses tâches au mieux en tenant éloignées le plus possible ses angoisses, l'anxiété qui la dévorait et se laisser bercer par mon doux refrain : Tu vas y arriver, ne lâche rien.

Grâce à moi, elle n'a pas été prise de panique lorsque Kevin Escoffier fit naufrage et passa une douzaine d'heures dans son radeau de survie avant que le roi Jean ne le sauve miraculeusement.

Elle réalisa alors comment, d'un instant à l'autre, tout pouvait basculer, combien elle était seule livrée à elle-même.

Grâce à moi, elle ne s'est pas laissé gagner par le vertige de la solitude au point Némó, le lieu le plus éloigné de toute terre.

Grâce à moi, elle a bravé les tempêtes tropicales, les quarantièmes rugissants, les cinquantièmes hurlants, les soixantièmes déferlants jusqu'à devenir Cap Hornière.

Son état d'esprit débordant d'une perception positive du monde lui a permis de surmonter les épreuves, de monter par trois fois au mât malgré son vertige, de réparer, de réagir aussi quand elle fut sortie de son sommeil par le clapot de l'eau qui avait envahi l'habitacle de son embarcation.

Parfois même elle invoquait Socrate, Platon ou Aristote qui ne juraient que par moi : Quand j'ai cessé d'imaginer quels ennuis allaient me tomber dessus ça a commencé à aller mieux. Il faut débrancher le cerveau.

Grâce à moi, pendant près de trois mois, elle a appris à voir le bon côté des choses et a cessé de se plaindre pour reprendre le dessus : une sacrée victoire sur son stress. Et quand ça n'allait pas bien, elle se retroussait les manches. Il ne suffit pas d'espérer le meilleur, il faut se donner à fond pour qu'il advienne.

Grâce à moi, elle a découvert que la planète est merveilleuse, que la nature est puissante, sublime, précieuse aussi.

Grâce à moi, elle s'est émerveillée de la lumière si belle. Serait-ce celle que l'on voit au bout du tunnel ?

Et même si elle a vécu chaque minute avec l'inquiétude de ne pas y arriver, la crainte de casser son embarcation, elle a décidé de ne voir que le verre à moitié plein en constatant que chaque mille parcouru la rapprochait de la maison.

Grâce à moi, enfin, elle a coupé la ligne d'arrivée bouclant ainsi son premier tour du monde. Il s'agit d'un véritable exploit salué par la ferveur populaire. Sa douzième place au classement général ne l'empêchera pas d'être acclamée dans cette compétition si particulière où le premier comme le dernier concurrent est accueilli en héros.

Clarisse, comme chacun des skippers participant à cette aventure, est la meilleure de mes ambassadrices et insuffle une formidable rafale d'ondes positives sur un monde qui en a grand besoin.

Elle est fière d'avoir dompté, apprivoisé sa monture et démontré qu'une jeune femme de trente ans a le droit de rêver, de se lancer dans des grands projets. Quant à moi, de vous à moi, je dois avouer que je suis très fier... de moi.

Pierre Emmanuel Prat

## Le chasseur de primes

Il surgit à chaque grande décision de ma vie,  
Se plante devant moi bras tendus,  
Halte-là, on ne passe pas !  
Je fais un pas à droite, il me suit,  
Je tourne les talons, il m'emboîte le pas,  
Que faire ? Comment me débarrasser de lui ?  
J'appelle à l'aide ma famille, mes amis,  
Le revoilà, c'est encore lui !  
Plus obstiné qu'un chasseur de primes  
Il me barre la route à chaque fois,  
Qu'une opportunité me tend les bras,  
J'ai beau l'ignorer, faire comme si,  
Le doute m'assaille, c'est comme ça !

Florence

## Ma meilleure ennemie

Je te suivrai, au bout du monde, au bout de tes rêves. Où la raison s'achève.

Je te ressemble. Un jumeau maléfique. Le même visage, les mêmes gestes, la même posture.

Lorsque tu cours, je te poursuis. Lorsque tu pleures, je recueille tes larmes dans un petit bocal. Je contemple mon œuvre trônant fièrement sur mon étagère. Le matin, je m'assois devant elles et leur sourit. L'après-midi, je leur tiens compagnie. Le soir, je leur amène de la compagnie. La pêche du jour.

Je me colle à ton être. Et quand tu tentes de m'échapper, je me ligote à toi avec des cordes de pensées. Elles me sont fidèles. Elles me permettent de rester essentielle à ta vie. À ta survie.

Parfois, je m'ennuie. Tu ressens ma présence mais tu t'amuses à me nuire. Un regard, un sourire, un plaisir. Tout autant de maux qui m'affaiblissent jusqu'à ce que tes yeux ne me voient plus. Je ne suis plus qu'un ressenti. Alors, je me pare de mes plus beaux atours, je me fais belle à en crever pour que tu daignes à nouveau m'embrasser.

Le jeu du chat et de la souris. Ils ont besoin l'un de l'autre pour se sentir vivants. Le prédateur et sa proie. La faim et la fuite. La bête et la belle. Je ne suis rien de plus que l'hologramme de ton phare intérieur. Surplombant les vagues houleuses, sa lumière pivotante jaillit pour guider les imprudents.

Tu as besoin de moi. Je suis ta meilleure amie. Celle qui t'entoure de ses bras. Sans moi, tu ne pourrais prendre conscience de ton potentiel. Sans moi, tu ne saurais apprécier les joies circonstancielles. Lorsque je m'éloigne de quelques pas, tu vis. Lorsque je t'effleure, tu cries. Un jour, quelqu'un m'a dit : « Le profit des passions n'est que dans l'enivrement qu'elles procurent. »

Tu vois ? Tu vis uniquement parce que, parfois, tu survis. Je te fais toucher le fond, je te prends par la main et t'amène vers les abysses. Tu te débats. Tu m'as même mordue, une fois. Et c'est parce que je t'ai permis de t'élever que tu en es là aujourd'hui.

Non, ne pleure pas, ma jolie. Je suis l'ombre de tes pas.

J'ai élu domicile dans ton estomac, tu sais la boule qui grandit mais que tu ne vois pas.

Je ne te quitterai pas.

Marie ERDEI

## L'optimisme

Je l'ai rencontré il y a bien longtemps. Dans mon enfance déjà, il était souvent présent, gai comme un pinson, des cordes à sauter et des crayons de couleurs dans ses mains. Je l'adorais, en cachette d'une maman soucieuse et inquiète.

Pendant mon adolescence, il a pris de la distance et je l'avais presque oublié. Puis il est revenu par une belle journée de printemps. Chemise à fleurs, cheveux ébouriffés, le regard rayonnant, un arc

en ciel après des pluies d'orage. Beau et charmant comme un prince, il m'ouvrit grand ses bras. Je m'y suis réfugiée avec bonheur après toutes ces années de grand vent.

Puis il est reparti, mais jamais bien loin. Toujours prêt pour des balades en forêt ou en montagne, pour des vacances au bord de la mer, il raffolait de toutes les fantaisies. Il disposait d'un répertoire inépuisable de chansons à fredonner, de musiques nouvelles pour danser. Il me comblait de sa flamme et de son génie. J'en oubliais d'être mélancolique à la fin de l'été.

En automne, il se nourrissait des fruits juteux de l'amitié, et dans la grisaille des jours d'hiver, il colorait d'azur un petit coin de mon ciel pesant. Les saisons se poursuivaient, les fêtes aussi. Il en profitait pour m'offrir des verres à moitié pleins, il insistait sur le « ah ça ira, ça ira » puis racontait des histoires magiques qui toujours se terminaient merveilleusement bien.

Cependant, Il s'absentait souvent. Je pleurais. Il dérivait sur des mers déchaînées. J'apercevais son ombre entre deux portes. Je le suppliais de toutes mes forces de ne pas m'abandonner.

De nombreuses années ont passé. Maintenant nous avons tous les deux déposé nos armes. D'autres traversées nous attendent. Et, j'apprécie comme une faveur inestimable sa généreuse présence et son amitié lumineuse.

Mon compagnon l'Optimisme.

Irène Schouler

## O Solitud my sweet choice

Dans un hameau isolé, niché sur une falaise escarpée plongeant dans l'océan, vivaient trois sœurs. Elles s'aimaient tendrement mais ne pouvaient plus se voir : une vilaine fée jalouse de leurs talents leur avait jeté un sort, les rendant invisibles quand elles étaient ensemble. Où qu'elles aillent, on ne pouvait les apercevoir que lorsque elles étaient seules...

Soledad, la première, avait des yeux de brume. Par tous les temps, elle parcourait l'immense forteresse de granit où venaient se briser les lames, et en avait absorbé toute leur musicalité. Pour ses deux sœurs, elle était devenue le chant des vagues qui mugit et qui geint, qui sanglote et qui rit.

Qui écrit sur le vent, la force et le secret des éléments.

Alleinsein, la deuxième, avait la lune pour chevelure. Elle était musicienne et, dans chaque note qui s'élevait de son violon, on entendait l'océan quand il choisit le bleu du jour. Et chuchoter les nuages.

On entendait la lune appeler les vagues qui essayaient de monter jusqu'à elle à chaque équinoxe.

Pour ses deux sœurs, elle était devenue la voix de la nuit.

Solitud, la troisième avait dans les cheveux le soleil rougeoyant de l'aube, qui faisait valser son corps.

Dans l'harmonie du cosmos.

Dans le tumulte des vagues déferlant sur les parois de la falaise.

Dans la lune se baladant sous un ciel nocturne.  
Dans le soleil ébouriffé cherchant sa place au lever du jour.  
Pour ses deux sœurs, elle était devenue la danseuse du temps.

Me voyez-vous, mes sœurs, quand je joue du violon sur les couleurs des vagues?  
Me voyez-vous, mes sœurs, quand je chante sur les couleurs des vagues ?  
Me voyez-vous mes sœurs, quand je danse sur la couleur des vagues ?

Rosemarie D.

## La liberté

Je suis désirée et désirable. Une belle promesse courtisée par un cortège ininterrompu de prétendants. Eugène, mon peintre préféré m'a représentée avec une poitrine généreuse, plantureuse, nue évidemment. Je suis dure à conquérir et difficile à garder.

Mais je semble inaccessible à ceux qui me cherchent sans me trouver.

Je pleure avec tous ceux qui m'ont perdue, avec les misérables de mon cher Victor, mon écrivain préféré. Ils « gémissent sous toutes les latitudes et agonisent sur tous les continents ».

Mais je suis alors impuissante à les inonder de mes bienfaits.

J'encourage ceux qui me défendent avec fougue et je souris. Fière d'être un sentiment exalté par les uns et un principe défendu par les autres, un droit naturel proclamé pour tous et par tous.

Mais la plupart en sont hélas injustement privés !

Je souffre avec tous ceux qui ne connaissent que la souffrance, me révolte avec tous ceux qui n'en peuvent plus.

Mais je refuse de me résigner avec ceux qui se résignent !

Je suis abattu quand certains commettent des crimes en mon nom ou me refusent aux autres alors qu'ils m'exigent pour eux-mêmes.

Mais j'espère, même avec ceux qui ont perdu l'espérance !

Paul, mon poète préféré écrit partout mon nom qui figure aussi en lettres d'or au fronton de nos bâtiments officiels ou dans les précieux parchemins des plus belles déclarations.

Mais que peuvent des mots dérisoires quand le sort s'acharne sur ceux qu'il condamne au malheur ?

Ils peuvent tout car je suis celle dont vous avez deviné l'identité. Celle qui aux nations opprimées donne le vertige, celle qui guide les peuples, celle qui bafouée par tous les tyrans de la terre ne perdra jamais son prestige.



Celle qui toujours se relève car elle est inscrite dans la conscience des hommes au risque de l'histoire. Surtout quand celle-ci est tragique !

Je suis une allégorie qui résiste envers et contre tout. Aucune balle ne peut la transpercer, aucun brasier la consumer, aucun caveau l'ensevelir. Je marche à côté des hommes et devant eux.

À tout jamais, je suis ..... la Liberté.

Jean-Claude JULLY

## Le Remords

Souvent il me revient à l'esprit  
Quand j'étais petit, lorsque j'avais désobéi  
Ma mère me menaçait de la punition divine :  
« Si tu n'es pas gentil et si tu désobéis à tes parents  
Le Bon Dieu te punira sûrement »  
C'était il y a bien longtemps  
Depuis j'ai appris  
Arrivé à l'hiver de ma vie  
Que le Bon Dieu n'y est pour rien  
Mais le remords, ça se pourrait bien  
Tel le Padam-Padam d'Edith Piaf  
Il arrive en courant derrière moi  
De loin Il me montre du doigt  
Il me fait le coup du souviens-toi  
En hurlant à mon oreille : « rappelle-toi ! »  
Il m'obsède jour et nuit  
Il m'insulte et me traite de lâche  
Et me menace de tout raconter sur la place  
C'est un maître chanteur  
Qui veut me faire payer mes erreurs  
Il m'ordonne de me repentir  
En aboyant comme un chien enragé  
Il me harcèle sans cesse

Et me poursuit partout où je vais  
Il surgit comme un fantôme au plus profond de mon sommeil  
Il m'interrompt dans mon travail  
Il est là, il ne me quitte plus  
Il me retient par les basques  
Il aura raison de mon équilibre  
Il me rendra fou.  
Il veut ma mort, le remords.

Christian LYAUTEY